

L'innovation éditoriale des revues de critique des sciences

Matthieu Quet, Centre Koyré, EHESS

Dans de nombreux domaines, les événements de Mai 68 et des années qui succèdent correspondent à des lignes décisives de fracture historique [Feher, 2004]. De ce point de vue, alors même que les années 1945-1970 portent à son apogée la confiance dans les bienfaits du progrès scientifique [Pestre, 2003], on identifie, autour de Mai 68, une évolution importante des représentations sociales de la science. La France assiste en effet à la montée en puissance d'un mouvement général de critique du progrès, ainsi qu'à l'apparition d'une exigence inédite d'implication politique des citoyens dans les sciences et les technologies¹. L'un des indicateurs de cette montée en puissance est la multiplication de groupes contestant les décisions techno-scientifiques et la pratique scientifique en général [Bonneuil, 2004]. Plusieurs aspects de la contestation ont déjà été étudiés, notamment la critique du progrès et de la rationalité occidentale [Trebtsch, 2000], ou encore les mouvements écologiste [Deléage, 2004 ; Cans, 2006] et antinucléaire [Topçu, 2006]. L'une des conclusions majeures des travaux sur ces derniers souligne l'implication croissante d'un public de non spécialistes – de « profanes » – dans les choix scientifiques.

En revanche, on connaît moins le mouvement de critique de la pratique scientifique qui émerge à la même époque *au sein même de la communauté scientifique*, et joue un rôle essentiel dans l'évolution des rapports science/société². Tandis que c'est par leurs actions que les militants écologistes et antinucléaires remettent en question la séparation profane/expert, des scientifiques accompagnent leurs revendications d'un discours inédit, sur la nécessité de politiser la

pratique scientifique et de l'ouvrir à tous. Ce mouvement, ébauché dans la deuxième moitié des années soixante, éclôt au début des années soixante-dix, dans la foulée de Mai 68. L'influence déterminante des thèmes de Mai lui permettra, à partir d'un discours initial classiquement marxiste (dénonciation de l'exploitation et de l'aliénation), d'élaborer une critique originale des rapports science/société³.

Il est alors très instructif d'aborder ce mouvement à travers les revues auxquelles il a donné lieu, car elles permettent de dégager et de qualifier ses principaux objets de revendication, comme la nécessité d'une pratique collective de la science, et qu'elles donnent un indice du degré d'institutionnalisation des questions science/société dans l'espace public. Le présent article retrace ainsi les grands traits du mouvement, à travers l'étude des principales revues de critique de la science : *Porisme*, *Labo-contestation*, *Survivre et vivre*, *Impascience* et, plus tard, *Alliage*. On peut dégager trois « périodes » de cette critique des sciences : la période qui précède Mai 68 voit naître plusieurs thèmes de la critique, mais dans un style politique et éditorial encore classique. La seconde période, de Mai 68 jusqu'au milieu des années soixante-dix, est un moment intense de critique des sciences, au cours duquel les thèmes développés à la suite des événements tiennent une place essentielle, où s'impose un discours inédit sur les rapports science/société. Une troisième période, à partir du milieu des années soixante-dix, voit la critique s'institutionnaliser peu à peu et constituer progressivement une tradition, indice de la « récupération » du problème science/société au sein de l'espace public.

Avant 1968 : émergence des thèmes de la critique

Avant 1968, le discours de critique des sciences est très peu développé en France, alors même que l'intérêt pour la science et ses rapports avec la société va croissant, notamment avec l'émergence de la notion de « politique scientifique » [Jacq, 2002]. Il n'existe pas de support éditorial pour un discours critique, et l'immense majorité des publications sur la science aborde les conséquences sociales de la science et de la technique en des termes non critiques. Il suffit pour s'en convaincre de survoler la revue de l'UNESCO - *Impact : science et société* - dans laquelle la science est essentiellement envisagée comme source de progrès et de bien-être⁴. Malgré ce climat de célébration, une revue éphémère va définir plusieurs aspects du discours de critique des sciences qui sera développé au cours des années suivantes. Il s'agit de la revue *Porisme*, lancée en 1966 afin de relayer les travaux menés au sein du Centre national des jeunes scientifiques (CNJS, créé dans le courant de l'année 1965). Cette revue, diffusée en 1966 et 1967, prend fin avec le numéro double 4/5. Les thèmes abordés concernent l'organisation de la recherche et de l'enseignement, les rapports science/société, l'épistémologie et la vulgarisation. Plus généralement, il semble que *Porisme* soit publié dans le cadre d'une crise de conscience, qui précède directement les événements de Mai 68 : crise de l'engagement politique des chercheurs scientifiques. Les acteurs du CNJS, jeunes chercheurs en sciences exactes, influencés par le marxisme, réfléchissent à la possibilité de s'engager à gauche en tant que chercheurs, sans suivre le modèle scientiste de leurs aînés.

La revue présente l'intérêt essentiel pour notre propos de se situer à une période charnière, peu de temps avant Mai 68, et de refléter ainsi une tension entre différents modes d'analyse et de critique de l'institution scientifique, dont certains seront légitimés par Mai tandis que d'autres seront disqualifiés. Elle initie plusieurs thèmes importants pour le discours de critique des sciences, tout en restant par ailleurs ancrée dans une tradition de critique technocratique et réformiste de l'institution scientifique. Cette tension apparaît à plusieurs reprises. On peut citer par exemple l'astrophysicien Jean-Claude Pecker qui, amené par les auteurs de *Porisme* à donner son avis sur la revue, la compare au très positiviste

Mouvement national pour le développement scientifique créé par des chercheurs liés à Pierre Mendès-France : « *Vous me demandez mon opinion générale sur Porisme. Excellent, mais pas nouveau. Il y eut, avant la guerre, "J.E.U.N.E.S." (polytechniciens surtout orientés vers une "nouvelle économie sociale", mais aussi vers des aspects d'organisation de la recherche). Il y eut ensuite les groupes organisés par Rocard ; il y eut, au temps de P.M.F. [Pierre Mendès France], le MNDS, animé par Zamansky, Leray, Aigrain, etc. votre CNJS s'en rapproche beaucoup.* » (*Porisme*, n° 3, p. 6). La comparaison dressée par Pecker entre le CNJS et le mouvement mendésiste montre toute l'ambiguïté d'une telle forme d'intervention : avant 1968, celle-ci ne se comprend qu'à travers un « horizon d'attente⁵ » technocratique et positiviste, que Mai affaiblira nettement. Dans le même numéro, cette ambiguïté entre critique militante et technocratie est soulevée par l'un des auteurs : « *Il est vrai que nos rapports avec les technocrates sont et peuvent rester ambigus pendant un temps plus ou moins long, et c'est bien là un problème de fond quant à l'orientation du Centre.* » (*Porisme*, n° 3, p. 10). *Porisme* se définit donc par une manière particulière d'incorporer questionnement politiquement engagé, tentatives épistémologiques, et réformisme technocratique. Elle se situe ainsi au croisement d'une tentative critique novatrice et d'un discours plus classique sur l'organisation et l'efficacité de la recherche, et s'inscrit dans une tension qui sera résolue par les revues suivantes.

L'après-Mai : radicalisation et approfondissements

Alors que la publication de *Porisme* prend fin en 1967, il faut attendre 1970 pour que d'autres revues de critique des sciences lui succèdent⁶. Cette période de transition, qui correspond précisément aux abords directs de Mai 68, peut s'expliquer au moins de deux façons. D'abord, la conduite d'une revue demande un investissement et un temps dont ne disposaient pas les militants impliqués dans une multitude d'actions simultanées, et la période d'éclatement propre à Mai les empêchait de concentrer leur action sur la question de la science. Ensuite, une seconde hypothèse suggère que le questionnement sur les sciences ne naît pas directement des événements de Mai (dont il est relativement absent à

l'origine⁷), mais plutôt de la conjonction de thèmes centraux lors de Mai 68 : critique de l'élitisme et du système scolaire, de la rationalité occidentale, de l'armée et de la consommation, etc. Pour cette raison, un certain délai sépare les événements de Mai de l'apparition d'une critique plus élaborée, portant précisément sur la science.

Mais à partir de 1970, la rupture est flagrante, aussi bien sur le plan formel que conceptuel, comme on peut le voir dans deux revues publiées entre 1970 et 1974 : *Labo-contestation* (1970-1972) et *Survivre* (1970-1974). Du point de vue de la forme, c'est d'abord le style des revues qui diffère. Avec *Labo-contestation* et *Survivre*, la présentation est résolument de l'ordre du bulletin : liberté d'écriture, présentation peu soignée, avec peu de moyens. Le ton est beaucoup plus familier dans *Labo-contestation* et *Survivre* que dans *Porisme*, et la provocation y est fréquente. *Labo-contestation* et *Survivre* publient des dessins satiriques dans un style proche de celui de *Charlie Hebdo* (*Survivre* publie en particulier, à partir du numéro 8, les dessins savoureux de Didier Savard). Ce style reflète des intentions d'ouverture éditoriale : alors que le champ de références de *Porisme* reste relativement fermé et légitime, *Labo-contestation* et *Survivre* montrent toutes deux un grand désir de s'ouvrir au public et au monde du militantisme⁸. Des revues variées y sont par exemple évoquées : *Politique Hebdo*, *Charlie Hebdo*, *Cahiers de Mai*, *Le Cri du peuple*, différentes revues de contestation nucléaire, d'objection de conscience et d'écologie. Cette volonté d'ouverture porte ses fruits, puisque *Labo-contestation* est présenté dans les *Cahiers de Mai*, tandis que de nombreuses informations de *Survivre* sont relayées par Pierre Fournier dans *Charlie Hebdo*. Fournier semble en effet fasciné par la personnalité du fondateur de *Survivre*, Alexandre Grothendieck, mathématicien des plus brillants, lauréat de la médaille Fields, qui transforme ses cours au Collège de France en forums de débat sur les rapports science/société.

Mais les différences introduites par *Labo-contestation* et *Survivre* portent aussi sur le fond des problèmes posés. On trouve, par exemple, moins de réflexions théoriques dans *Labo-contestation* que dans *Porisme* : *Labo-contestation* se présente comme un bulletin, rédigé en majorité par des techniciens et des étudiants, relatant et rassemblant les luttes internes aux laboratoires. Les revendications anti-auto-

ritaires conséquentes à Mai 68 y sont très fortes. *Survivre* – revue qui connaîtra la plus grande diffusion – ouvre quant à elle le questionnement à des domaines très variés : écologie, antimilitarisme, antinucléaire. On a donc, par rapport à *Porisme*, à la fois une dimension militante plus présente et une plus grande ouverture à des thèmes politiques d'ordre général. Il faut néanmoins nuancer ce jugement : se démarquant de *Porisme* par un radicalisme politique beaucoup plus tranché, *Labo-contestation* et *Survivre* n'en sont pas moins redevables des thèmes ouverts par cette première revue, et en particulier sur la question des inégalités sociales masquées par l'idéologie élitiste de l'intelligence. Mais ces thèmes sont radicalisés et approfondis de telle manière que la critique marxiste classique des débuts aboutit à une revendication sur la nécessité d'ouvrir la science au public, et de mettre en place une pratique scientifique collective. C'est le thème de *la science au peuple*, qui devient central dans les années post-68.

La réelle nouveauté de ce discours se trouve donc dans l'exigence générale d'ouverture à une participation politique publique qu'elle impose au champ scientifique. Jusque-là, d'autres formes de critique du champ scientifique avaient déjà été menées, mais jamais sous l'angle de la participation. Le scientifique marxiste anglais John Bernal demandait par exemple, dans les années 1930, de mettre la science au service du peuple, de la nation, mais c'est seulement avec le discours sur la science au peuple dans les années soixante-dix que l'idée de *participation* voit le jour dans le champ scientifique [Sheehan, 2007 ; Werskey, 2007]. Ainsi, une série de problèmes sont élaborés, souvent dans la continuité des contestations de Mai 68 : critique de l'idéologie scientifique et de l'expertise, critique de l'élitisme de l'enseignement, critique de la division sociale du travail et d'un système d'inégalités sociales basées sur des différences de *savoir*, et enfin propositions de dispositifs pour une nouvelle pratique scientifique. Le discours des revues de critique des sciences est alors des plus intéressants pour la société contemporaine, car il remplit un rôle embryonnaire de réflexion autour de la question de la participation aux choix scientifiques et technologiques qui apparaîtra bien plus tard en France, au milieu des années quatre-vingt-dix. C'est ainsi que l'influence de Mai 68 se fait sentir, par l'élaboration d'un discours sur les rapports entre pratique scientifique et démocratie directe.

Synthèse, vers l'institutionnalisation

Au milieu des années soixante-dix, la critique des sciences arrive à un tournant : d'une part, ses thèmes centraux ont acquis leur forme canonique et, d'autre part, elle entame un parcours d'institutionnalisation. À cet égard, *Impascience*, publiée entre 1975 et 1977, constitue simultanément l'aboutissement de la critique militante et un premier pas vers un discours plus institutionnel et académique, en ouvrant le chemin à la « nouvelle » sociologie des sciences qui se constitue à la fin des années soixante-dix (en 1973-1975 a lieu le premier séminaire important pour la constitution du domaine « Sciences-Technologies-Société » en France [Roqueplo, Thuillier, 1975 ; Berthelot *et alii*, 2005, p. 182]). *Impascience* synthétise tout d'abord les différentes caractéristiques des revues de critique qui la précèdent. De *Porisme*, elle conserve l'intérêt pour l'épistémologie et le fonctionnement des sciences, en essayant de mener une réflexion philosophique sur la science dans la société. De *Labo-contestation*, elle conserve l'intérêt pour le laboratoire comme lieu de travail et d'exploitation (deux numéros sont consacrés à la vie dans le laboratoire et aux subalternes). De *Survivre* enfin, elle conserve la critique de l'expertise (encore une fois, à travers la critique du nucléaire, auquel un dossier est consacré), l'intérêt pour l'« autre » science (un numéro est consacré aux parasciences), et surtout la critique du scientisme.

Le retour effectué par *Impascience* vers un questionnement en termes épistémologiques, jusque-là propre à *Porisme* (qui avait notamment publié un texte du philosophe marxiste des sciences Jean-Toussaint Desanti) est l'indice le plus marquant de l'orientation nouvelle vers des interrogations académiques. D'ailleurs, si les revues de critique des sciences cessent momentanément toute parution avec la fin d'*Impascience*, on peut noter que les publications qui s'en approchent le plus à la fin des années soixante-dix sont des publications académiques : le bulletin *Pandore* (publié par Michel Callon et Bruno Latour) et la revue *Fundamenta Scientiae* (dirigée par Michel Paty et Baudouin Jurdant). La proximité est particulièrement apparente avec *Pandore*, qui reprend le modèle du bulletin ainsi que la volonté d'ouverture et d'interdisciplinarité⁹. En revanche, les thèmes de la contestation sont nettement académisés¹⁰.

Quelle postérité ?

Le mouvement de critique des sciences a traversé le paysage français des années soixante-dix comme un éclair. Il est difficile de lui attribuer une influence directe, même si, comme le fait remarquer Patrick Petitjean, certains de ses acteurs se retrouvent impliqués, au début des années quatre-vingts, dans des expériences comme les boutiques de sciences [Stewart, Havelange, 1989] ou l'Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques [Barthe, 2006 ; Petitjean, 1998]. Différentes raisons expliquent cette disparition relative dans les années quatre-vingts (Francis Chateauraynaud et Didier Torny évoquent un « trou configurationnel » [Chateauraynaud, Torny, 1999]) : l'impact de la crise économique en France, le reflux de la critique sociale, la nécessité d'innover et les réflexions autour des modèles américain et japonais. Mais il faut aussi tenir compte du retour à une défense toute républicaine de la science, qu'illustrent l'organisation du colloque « Recherche et technologie », sous la direction de Jean-Pierre Chevènement en 1981-1982, ou la mission de promotion attribuée à la Cité des sciences, construite dans la première moitié des années quatre-vingts. Les années quatre-vingts assistent donc à l'aplanissement et à l'institutionnalisation de la critique, notamment sous la forme d'un programme de recherche « Sciences, Technologies, Société » au CNRS. Mais la revue *Alliage* voit le jour en 1989, grâce à Jean-Marc Lévy-Leblond, pilier du mouvement depuis ses débuts, et s'installe peu à peu comme la plus durable revue française de réflexion critique sur les rapports science/société. Dans cette revue, les liens avec les thèmes critiques initiaux sont plus lâches, même s'ils subsistent : publication de textes ou références à des auteurs « classiques » de la critique des sciences et des technologies (Bakounine, Ellul...), ou qui étaient déjà présents dans la contestation des années soixante-dix (Waysand, Stewart, Jurdant...), réflexion critique sur les rapports science/société, revendication d'un certain relativisme épistémologique. En revanche, la revue est très académique, comparée aux publications qui la précèdent : elle se situe alors de façon intermédiaire entre une revue militante et une revue scientifique. Mais cette institutionnalisation, loin de constituer un reniement des thèmes initiaux de la critique des sciences, doit plutôt être comprise comme une certaine forme de légitimation,

Matthieu Quet

L'innovation éditoriale
des revues de critique des sciences

d'inscription dans une tradition. Force est alors de constater qu'en l'espace de quarante ans, la critique des sciences, d'abord balbutiante, a fait de la relation science/société un problème politique qu'il n'est plus possible d'ignorer.

Quel dialogue science/société ?

Néanmoins, il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de revenir sur le sens initial du slogan de ce mouvement de scientifiques : « la science au peuple ». Car, bien que de nombreux domaines semblent aujourd'hui donner substance à cette exigence, il n'est pas certain que ce soit toujours d'une façon pertinente. Si on prend l'exemple des médias de vulgarisation, et notamment le cas des expositions scientifiques et techniques, de nombreux travaux soulignent leur évolution – déjà ancienne – vers plus d'interactivité, d'implication du spectateur [Schiele, Koster, 1998 ; Davallon, 2000]. On pourrait donc croire à l'avènement d'un paradigme « participatif » ou « impliquant », qui rejoindrait alors la formule « science au peuple ». Pourtant, cette forme de participation a souvent plus à voir avec une fascination pour les dispositifs techniques qu'avec une réflexion sur la nature de la participation citoyenne aux sciences et aux technologies. De fait, la pensée du dispositif risque en permanence de s'y substituer à celle du rapport politique entre science et public, au bénéfice d'une « culture de l'innovation » [Paquette, 2007], mais au détriment du dialogue science/société. Il faut alors défendre une réflexion politique sur la pratique scientifique, plutôt qu'un simple questionnement technique et, dans ce labour, les revues de critique des sciences fournissent des éléments de réflexion à ne pas négliger.

Bibliographie

Barthe (Yannick), « Comment traiter les débordements des sciences et des techniques ? Une brève histoire du "technology assessment" », in Ihl (Olivier) (dir.), *Les « sciences » de l'action publique*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 2006, p. 245-262.

Berthelot (Jean-Michel) *et alii*, *Savoirs et savants : les études sur la science en France*, Paris : PUF, 2005.

Bonneuil (Christophe), « Les transformations des rapports entre science et société en France depuis la seconde guerre

mondiale : un essai de synthèse », in Le Marec (Joëlle), Babou (Igor) (dir.), *Actes du colloque Sciences, médias et société*, Lyon, 15 au 15 juin 2004, p. 15-40.

Boy (Daniel), *Le Progrès en procès*, Paris : Presses de la Renaissance, 1999.

Cans (Roger), *Petite histoire du mouvement écolo en France*, Paris : Delachaux et Niestlé, 2006.

Chateauraynaud (Francis), Torny (Didier), *Les Sombres Précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris : Éd. de l'Ehess, 1999.

Davallon (Jean), *L'Exposition à l'œuvre*. Paris : L'Harmattan, 2000.

Debailly (Renaud), « De Porisme à Pandore : l'évolution de la critique radicale de la science de 1960 à 1980 à travers les revues éphémères », Communication au Colloque « Sciences, innovations techniques et société », Grenoble, mai 2006a.

Debailly (Renaud), « Origines et devenir d'une critique radicale de la science chez les acteurs scientifiques », Communication AFS, Bordeaux, septembre 2006b.

Deleage (Jean-Paul), « Écologistes et alternatifs », in Becker (Jean-Jacques), Candar (Gilles), *Histoire des gauches en France*, vol. 2. Paris : La Découverte, p. 146-158, 2004.

Demonet (Michel), Geffroy (Annie) *et alii*, *Des tracts en Mai 68*, Paris : Presses de la FNPS, 1975.

Dubois (Michel), *La Nouvelle Sociologie des sciences*, Paris : PUF, 2001.

Feher (Michel), « Mai 68 dans la pensée », in Becker (Jean-Jacques), Candar (Gilles), *Histoire des gauches en France*, vol. 2. Paris : La Découverte, p. 599-623, 2004.

Feldman (Jacqueline), « La science en mutation », in Feldman (Jacqueline), Laborie (Françoise), *Le Sujet et l'objet : confrontations*, séminaire d'interrogations sur les savoirs et les sciences, Paris : Éd. du CNRS, p. 21-38, 1984.

Jacq (François), « Aux sources de la politique de la science : mythe ou réalité ? (1945-1970) », *Revue pour l'histoire du CNRS*, 6, mai 2002.

Jaubert (Alain), Lévy-Leblond (Jean-Marc), *(Auto)critique de la science*, Paris : Le Seuil, 1973.

L'innovation éditoriale
des revues de critique des sciences

Matthieu Quet

Jauss (Hans Robert), *Pour une esthétique de la représentation*, Paris : Gallimard, 1978.

Martin (Brian), « The Critique of Science Becomes Academic », in *Science, Technology, & Human Values*, vol. 18, N° 2, Spring, p. 247-259, 1993.

Paquette (Jonathan), « Représentations et expertise : enjeux politiques et parcours socioprofessionnels de la communication des sciences », *Actes du colloque « La représentation dans tous ses états »*, Toulon, 9 novembre 2007.

Pestre (Dominique), *Science, argent et politique : un essai d'interprétation*, Paris : INRA, 2003.

Petitjean (Patrick), « La critique des sciences en France », in Jurdant (Baudouin) (dir.), *Impostures scientifiques : les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris-Nice : La Découverte/Alliage, p. 118-133, 1998.

Roqueplo (Philippe), Thuillier (Pierre) (dir.), *Incidence des rapports sociaux sur le développement scientifique et technique*, Paris : CORDES, 1975.

Schiele (Bernard), Koster (Emlyn H) (dir.), *La Révolution de la muséologie des sciences*, Lyon : PUL, 1998.

Sheehan (Helena), « J. D. Bernal : Philosophy, Politics and the Science of Science », in *Journal of physics, conference series*, 57, 29-39, 2007.

Stewart (John), Havelange (Véronique), « Les boutiques de science en France. Un bilan », in *Alliage*, 1, p. 95-103, 1989.

Topçu (Sezin), « Nucléaire : de l'engagement savant aux contre-expertises associatives », in *Natures, sciences, sociétés*, 14, p. 249-256, 2006.

Trebitsch (Michel), « Voyages autour de la révolution. Les circulations de la pensée critique de 1956 à 1968 », in Geneviève Dreyfus-Armand *et alii*, *Les Années 68 : le temps de la contestation*, Paris : Éditions Complexe, p. 69-87, 2000.

Werskey (Gary), « The Marxist Critique of Capitalist Science: a History in Three Movements ? », in *Science as Culture*, <<http://www.human-nature.com/science-as-culture/werskey.html>>, 2007.

Notes

1. La critique de la science et du progrès n'est pas inédite : le romantisme, par exemple, en était déjà porteur. En revanche, l'ampleur autant que la spécificité de la critique qui a germé après 1968 doivent être prises en compte [Boy, 1999].
2. Voir néanmoins le travail en cours de Renaud Debailly, et notamment [Debailly, 2006a ; Debailly, 2006b].
3. [Jaubert, Lévy-Leblond, 1973] constitue un excellent recueil des premiers pas de ce discours critique en France.
4. Un tel jugement mériterait d'être affiné, en particulier dans le cas du discours marxiste distinguant science bourgeoise et science prolétarienne.
5. Notion reprise à Hans Robert Jauss [Jauss, 1978].
6. À l'exception du *Cri des Labos*, bulletin publié par des techniciens de la Faculté des sciences de Paris à la Halle aux Farines, entre 1969 et 1971.
7. C'est le cas par exemple de l'écologie : des tracts distribués au mois de mai, on ne compte par exemple aucune mention des mots « environnement » ou « nature » ([Demonet, Geffroy *et alii*, 1975] cité par [Boy, 1999]).
8. Jacqueline Feldman écrit : « Porisme faisait référence à la culture grecque et restait sous l'emprise de la légitimité culturelle, on y était scientifique et élitaire malgré soi ». [Feldman, 1984.]
9. Michel Dubois consacre quelques pages aux liens entre recherches académiques STS et mouvement de critique des sciences [Dubois, 2001].
10. Sur l'académisation de la critique dans les milieux anglo-saxons : [Martin, 1993].